

# LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

Organe de l'Archevêché et de toute la Province Ecclésiastique  
de Saint-Boniface

*Paraissant le Mardi de Chaque Semaine.*

---

---

VOL. II.

10 MARS, 1903.

No. 10

---

---

**SOMMAIRE:**—Lettre de Mgr Taché. Du Bon Choix des Lectures.  
Notre Langue Maternelle. Les Doukhobors. Portage-du-Rat.  
Dix Piastres d'Aumônes pour Nos Ecoles. Guérison Obtenue.  
Professions Religieuses. Feu M. Alfred Trudel. Ding! Dang!

---

---

## MONSEIGNEUR TACHE.

*(Suite)*

### XV.—MON ITINERAIRE

*(Suite de cette lettre)*

Nous en partîmes le 25, c'était l'anniversaire de mon arrivée à la Rivière Rouge, et la fête de l'un de vos patrons. Cette circonstance ne m'échappa pas, et quoique votre souvenir me suive toujours dans mes voyages, veuillez bien croire, ma bonne mère, qu'il se présenta à moi d'une manière encore plus vive. Le soir en mesurant le grand rapide du Fort de Fraite, je redis votre nom à chacune des six-cent-vingt verges que nous y trouvâmes.

Le lendemain, nous arrivâmes à la Rivière Rapide. Elle prend sa source dans le Lac Laronge, dont je vous parlerai plus tard, et se jette dans la Rivière aux Anglais, à quelques arpents de son

embouchure ; cette rivière forme la plus jolie chute que nous ayons vue de tout notre voyage ; sa hauteur n'excède cependant pas une trentaine de pieds.

Au Lac Laronge il y a un établissement de la compagnie. Le fort n'est pas sur le chemin, mais à l'embouchure de la rivière. Il y a un hangar, qui sert de dépôt, à ce poste ; nous y laissâmes encore une partie de notre cargaison. Nous partîmes le 27 au soir. Toute la grande rivière, ainsi que la petite, n'est qu'une suite de lacs, plus ou moins grands, réunis les uns aux autres par des rapides et des chutes dont les plus curieuses sont fort peu remarquables. Ces lacs, jusqu'à un couple de jours de marche de celui de l'Ile à la Crosse, sont bordés de rochers dont l'aridité naturelle est encore augmentée par la destruction presque complète des forêts qui les ont autrefois ombragés. Le feu, allumé par les sauvages, a détruit tout le bois de ce vaste pays. Partout l'on voit des débris dont quelques-uns attestent une richesse qu'on ne soupçonnerait pas, à voir la désolation qui l'a remplacée.

Ces rochers sont, je crois, des ramifications des vastes chaînes de montagnes qui bordent la rive sud du Saint-Laurent. Cette chaîne, en descendant au sud-ouest, vient former la ceinture solide sur laquelle se brise la fureur des mers du Canada. A l'extrémité du Lac Supérieur, ces rochers se divisent en deux branches. L'une qui passe au Lac La Pluie et à celui des Bois, vient jouir des beautés de la Rivière Winnipeg et termine sa course à l'embouchure de cette rivière ; l'autre ne mettant ses délices que dans la largeur de sa course, se dirige de suite vers l'extrémité septentrionale du Lac Winnipeg, et de là, va en toute hâte se reposer au sein des Montagnes Rocheuses. J'ai remarqué que cette chaîne perd de sa hauteur et de sa beauté, à mesure que l'on se dirige vers le nord-ouest. Ce ne sont plus ces forêts magnifiques, ces crêtes élancées, que l'on admire au lac du Saint-Laurent. Ici, au contraire, on ne voit plus que des arbres dont la petitesse est en parfaite harmonie avec l'infériorité de leur espèce. Il y a bien encore quelques val-

lées assez agréables, mais dont la grâce n'est nullement rehaussée par le contraste. Les rochers sont bas et ne présentent rien de grand ; s'ils s'élèvent encore quelquefois, ce n'est qu'à de rares intervalles, à peu près comme les soupirs qui s'exhalent d'une poitrine déjà usée ; dans tout le cours de mon voyage je n'ai presque rien remarqué qui pût réjouir la vue. " Mais," me dira mon frère Charles, " un amant de la nature, lui, trouve partout des charmes." Peut-être, en effet, mais je ne suis qu'un ami de la nature. Je suis, à la vérité, très sensible à ses agréments, mais pas assez pour les trouver où il n'existent pas. Ma vue est très habituée à l'aspect d'un beau fleuve qui, fier de sa grandeur et de sa majesté, roule noblement des eaux limpides entre des rives aussi variées que délicieuses, pour se reposer avec complaisance sur une suite de petits lacs, qui se retrécissent à chaque pas et interrompent la course du du voyageur, sans le dédommager par le grandiose d'une chute ou quelque chose de semblable. La nature sauvage, par cela seul qu'elle est sauvage, offre sans doute des beautés auxquelles je ne suis pas indifférent ; mais ces beautés sont surtout pour ceux qui ont besoin de s'éloigner du commerce des hommes et de se reposer de l'agitation dans laquelle ils se plongent ordinairement.

Quand on voyage des étés entiers, sans rencontrer de traces d'habitations, ni même de civilisation, alors le besoin est moins impérieux, et le modeste clocher d'un village réjouirait peut-être plus que les sublimes horreurs de la nature dans son état primitif. Tout cela, cependant, ne veut pas dire que mon voyage m'a été pénible ; je ne voyageais pas comme amateur, et je ne souffrais pas de l'absence de ce que je ne cherchais point. Au contraire, pendant tout ce voyage, j'ai été content et satisfait de ma position. Plusieurs petites choses, qui me fatiguaient la première fois, ne m'étaient plus qu'indifférentes ou même agréables. La tente que je détestais presque, en arrivant à la Rivière Rouge, était devenue pour moi pleine de charmes ; et tous les soirs, en y entrant, j'éprouvais une jouissance que ne goûtent certainement pas les monarques, à la vue de leurs lambris dorés.

On s'habitue facilement aux petites misères du voyage ; puis quand on voyage sur des eaux qui ne doivent pas passer près de la rive qu'habite sa mère, il semble que le cœur d'un fils est moins sensible à ce qui n'est point de son goût. D'ailleurs, la vue d'un vieillard de soixante-douze ans, armé de deux béquilles, se résignant à toutes les fatigues d'un aussi long voyage, et cela pour l'amour de, tout au plus, quelques centaines de louis, cette vue est plus que suffisante pour encourager un jeune missionnaire, à surmonter volontiers les difficultés de la noble carrière dans laquelle il est entré.

Nous vîmes plusieurs bandes de sauvages, sur lesquels j'aurais bien quelque chose d'intéressant à vous écrire ; mais comme je me propose de vous en parler bien au long plus tard, vous me pardonneriez, j'espère, de ne vous en rien dire aujourd'hui.

Nous eûmes du mauvais temps, les derniers jours. Un vent froid, la pluie, la neige, tout se ligua pour augmenter le désir que nous avions d'atteindre le but de notre voyage. Le 9 septembre, à la faveur d'un gros vent de nord, nous franchîmes promptement la moitié du lac de l'Île à la Crosse, qui peut avoir une douzaine de lieues, mais le vent augmenta à tel point, qu'il y avait lieu d'appréhender quelque accident. Les ténèbres augmentaient encore l'embarras de notre position. Nous pûmes néanmoins gagner terre ; nous avions, sans nous en apercevoir, passé l'endroit où étaient campés nos compagnons et, pour la première fois, nous nous trouvâmes éloignés d'eux. Le lendemain, le vent trop fort nous *dégrada*, pendant quelques heures ; enfin, dans l'après-midi, nous arrivâmes heureusement au port.

(Suite de cette lettre au prochain numéro)

---

DING ! DANG !

Le R. P. Leserre, O. M. I., est revenu d'Europe en route pour le nord.

## Du Bon Choix des Lectures.

(Suite)

Alimenté par deux sources visiblement délétères (la démangeaison d'écrire et le goût des frivolités qu'engendre infailliblement une éducation molle et paresseuse), le vaste flot des écrits insignifiants qui noie la société trouve encore un affluent considérable dans l'oubli du principe acquis à l'expérience que l'écrivain est surtout peintre de lui-même. En effet, pendant qu'à son tribunal il cite les hommes et les choses, sa plume le met lui-même en scène, et dévoile au public la nature la plus intime de son maître : Elle dit ses capacités intellectuelles, sa puissance d'observation et de réflexion, son discernement, ses pensées, son jugement, ses aspirations, ses goûts et ses désirs ; en un mot elle expose aux yeux des lecteurs son esprit et son cœur avec les qualités qui les ennoblisent ou les déshonorent.

Que les auteurs de ces écrits soient nés pour écrire ou non, ils n'en restent pas moins les cause voulues de la médiocrité de leur existence, ceux-ci pour avoir désorienté leur vie, et ceux-là pour avoir faibli devant la tâche.

Ecrire pour instruire, pour élever le vol de l'intelligence vers la vérité sa nourriture et sa vie, est une vérité facile tant qu'elle reste théorique, mais en pratique, hélas ! elle exige des uns des capacités qu'ils n'ont pas, et des autres un courage qui leur manque. Que faire alors ? Ne pas écrire. Et l'envie, et la démangeaison ! . . . C'est trop fort ; on n'y peut tenir : Adieu les principes ; les plumes sont faites pour écrire. Mais on dira des riens ; on bredouillera des puérités et des bagatelles ; on déguisera la vérité ; on cachera ce qu'il faudrait dire et publiera ce qu'il faudrait taire, . . . qu'importe, on sera goûté et applaudi, car dit le poète

Un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire.

Ces écrits sans valeur qui font, comme l'a si bien dit quelqu'un, "la honte de la presse contemporaine" méritent de la société un

mépris souverain en retour de leur attitude injurieuse envers les membres qui la composent. Faire les hommes semblables à eux, frivoles, vains, irréfléchis, loquaces, sans dévouement, oublieux de leurs propres intérêts et incapables d'efforts pour le bien, voilà leur spécialité.

D'ailleurs les idées, les sympathies et l'anémie de l'intelligence et du cœur qui trahissent les lecteurs assidus de ces écrits ne laissent plus guère à douter de leur influence néfaste, elles sont un éloquent *confirmatur* du principe de physique qui dit que deux corps voisins d'inégale température se mettent toujours à une même température, et du dicton qui l'applique aux hommes : Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

Peut-on au moins mêler les lectures insignifiantes aux bonnes ? Non ; parce qu'on ne divise pas les énergies de l'âme sans préjudice pour le bien ; car de même que les forces dépensées au travail digestif diminue la puissance intellectuelle ordinaire, de même aussi les lectures insignifiantes absorbent des énergies qui ralentissent d'autant le vol de l'âme.

On a prétendu que le génie n'est que la puissance ordinaire d'attention et de réflexion développée par un exercice continu et parvenue à son apogée. On soutiendrait avec non moins d'avantage que la lecture fréquente d'ouvrages choisis est une des causes de la supériorité de plusieurs.

Cette vérité profonde en logique et en sagesse a enrichi la rhétorique d'une règle d'or qui enseigne de ne lire que les ouvrages excellents. Sans doute il faut ici tenir compte des esprits moins avancés en culture, et par conséquent encore incapables de tirer profit de tels ouvrages ; mais la règle reste vraie puisque pour eux les bonnes lectures tiennent lieu d'excellentes.

“ Un peuple,” disait Sénèque, “ met dans sa langue sa vie entière ; elle est un autre lui-même. *Talis hominibus fuit oratio qualis vita.*” Je ne crains pas d'être moins véridique en affirmant que le savant met aussi dans son œuvre sa vie entière gran-

die et embellie de l'expérience de ses recherches et des efforts de son esprit.

On rapporte qu'à la suite d'une des classes si lumineuses que donnait le savant Arago, un assistant enthousiasmé l'aborda pour lui demander combien de temps lui en avait coûté la préparation ; " trente ans, Monsieur," répondit Arago. Cette anecdote du célèbre professeur se répète toujours, et les connaissances acquises au prix de toute une vie, ne coûtent plus au lecteur que le temps de les lire.

" Un livre, c'est un monde," disait un écrivain anglais ; et un bon livre, c'est un monde meilleur offert à l'humanité. Faisons-nous donc les amis des livres excellents, ils nous aideront à vivre une vie digne de nous, et procureront à notre esprit une des jouissances les plus réelles et les plus durables de la terre, car comme parle quelqu'un

On se lasse de tout excepté de comprendre.

AMICUS.

(Fin)

## Notre Langue Maternelle.

Coquelin aîné a écrit à des amis de Paris que l'empereur Guillaume II parle le français parfaitement sans accent étranger.

Le président Roosevelt parle aussi notre langue maternelle d'une manière admirable.

Du reste, presque tous les chefs d'Etat du monde civilisé se piquent de savoir le français, qui est encore la principale langue diplomatique.

Avis aux Canadiens-Français immigrés qui rougissent de faire usage du " beau parler de France."

*Indépendant de Fall River.*

## Les Doukhobors.

Ces illuminés, que le Ministre de l'Intérieur, M. Sifton, a fait venir de Russie, à nos frais, pour coloniser le Nord-Ouest, voudraient maintenant émigrer en Turquie.

Voici la pétition qu'ils ont adressée au Sultan, à titre de renseignement curieux et intéressant :

Majesté ! Avant de faire appel à votre bonté nous voulons vous dire quelques mots de nous. En l'an 1898-1899, au nombre de 7,000, nous sommes venus de Russie au Canada. Nous avons entendu dire que c'était un pays de liberté religieuse, mais il y a eu un malentendu ; — il existe bien au Canada une certaine liberté mais ce n'est pas celle que nous avons cherchée.

Nous croyons que Dieu dirige le monde, et n'admettons d'autres lois que les commandements. Et voilà pourquoi nous ne voulons pas nous soumettre aux lois et aux institutions d'un gouvernement quelconque, étant tous sujets de Dieu et fidèles à notre Souverain.

L'espoir qu'au Canada on nous laisserait vivre selon nos croyances a été déçu ; on nous a bien libérés du service militaire puisqu'il nous est interdit de porter des armes et d'attenter à la vie du prochain ; mais dans tout le reste on s'est efforcé de faire de nous des sujets anglais et non des sujets de Dieu. On ne veut pas nous donner des terrains si nous n'obéissons pas aux lois et règlements canadiens.

Mais nous faisons le serment devant Dieu que cela nous est impossible, et que nous sommes prêts à endurer tous les supplices plutôt que de renier notre Maître.

Et maintenant nous nous adressons à votre bonté pour vous prier non seulement comme monarque, mais surtout comme homme, d'avoir pitié de nos familles et de nos enfants. En vagabonds de Dieu sur cette terre, nous vous demandons seulement un asile dans votre grand empire.

Nous vous demandons seulement un petit coin de terre, pour y travailler de nos mains, sans être contraints à l'obéissance des lois humaines et à l'obligation d'être des sujets de quelqu'un autre que Dieu.

Nous tenons à ajouter que nous ne mangeons ni viande, ni lait ni œufs, et que notre nourriture ne se compose que de légumes et de fruits. Laisant la liberté à tout ce qui vit, il nous est impossible de faire du mal non seulement aux hommes, mais même aux animaux ; nous n'avons aucun bétail à notre service, et tous nos travaux sortent de nos propres mains.

C'est pourquoi nous vous prions encore de nous accorder un terrain, qui pourrait être cultivé sans animaux domestiques et que nous transformerions en champs et en jardins pour notre existence.

Nous prions Dieu de verser dans votre cœur de la bonté pour nous, et nous Le prenons à témoin que notre supplique n'est pas inspirée par l'intérêt, mais par le désir de Lui rester fidèles.

Du *Sorelois*.

### Portage-du-Rat.

Les messieurs de la ville ont offert, dimanche, 23 février, une somme de 211 dollars aux RR. SS. de la Providence, pour le nouvel hôpital. La plupart des donateurs ne sont point catholiques. Les dames catholiques ont recueilli, de leur côté, plus de cent piastres pour le même but. Et ces collectes continuent !

On a transporté un malade de l'hôpital public dans l'hôpital Saint-Joseph pour être opéré plus facilement.

Nous sommes heureux d'apprendre que le R. P. Emard va remplacer le R. P. Jacob descendu à Montréal pour cause de santé.

## Dix Piastres d'Aumones pour Nos Ecoles.

La paroisse de Sainte-Hélène, Comté de Kamouraska, P. Q., croit avec raison que la question des écoles du Manitoba n'est pas réglée parce qu'elle envoie à Mgr l'Archevêque la somme de dix piastres.

Les écoles de Winnipeg, de Brandon, et des autres centres mixtes sont dans un état plus lamentable qu'en 1890. Les catholiques *paient des taxes énormes pour le support des écoles publiques*, et ils ne peuvent suffire à entretenir leurs propres écoles. Il faut même payer des taxes pour la propriété scolaire catholique. Les paroisses de Sainte-Marie, de l'Immaculée Conception et du Saint-Esprit, à Winnipeg, et celle de Saint-Augustin, à Brandon, sont écrasées par les lourdes charges de leurs écoles catholiques libres à supporter. N'est-il pas révoltant pour des catholiques de payer d'abord pour l'instruction des enfants protestants et de payer ensuite pour l'instruction de leurs propres enfants !

Et l'on osera dire que tout va bien, que la question est réglée !

C'est une mauvaise farce, ou une insulte à faire aux catholiques !

Les politiciens, comme l'Hon. M. Roblin, ou Sir Wilfrid Laurier, ou l'Hon. C. Sifton, peuvent bien dire à Ottawa, ou à Montréal, que *la question est réglée*, mais le public sensé ne les croira pas. Elle ne sera réglée, Messieurs, que quand pleine et entière justice aura été rendue à la minorité catholique de Manitoba.

Mais, demandera quelqu'un, les choses ne sont-elles pas améliorées dans les centres catholiques !

Oui, parce que les commissaires catholiques n'urgent pas la loi *dans toute sa rigueur, soit pour les prières, soit pour l'instruction religieuse, soit pour les livres*, et ils n'ont jamais fait objection au costumes des Religieuses et au crucifix, comme les commissaires protestants de Winnipeg.

Inutile de le dissimuler, la loi scolaire de 1890, même avec le triste amendement de 1897 (pseudo-règlement Laurier-Greenway)

rend toute école catholique absolument impossible.

Que l'on relise le mandement de S. G. Mgr l'Archevêque du 19 mars 1901 (nous l'enverrons à qui nous le demandera) et la lettre de Sa Grandeur adressée à ses compatriotes de Québec, et l'on connaîtra la vraie position de la minorité catholique manitobaine en ce moment.

### Guerison Obtenue.

Nous reproduisons volontiers la lettre suivante adressée au R. M. Giroux, curé de Sainte-Anne-des-Chênes :

*Révérénd Monsieur L. R. Giroux, Sainte-Anne.*

*Mon Révérend Père,*

*Ci-inclus vous trouverez \$5.00 que j'avais promis à Sainte Anne, au pèlerinage du mois de juillet, l'année dernière, si elle m'obtenait une guérison complète d'une maladie grave. Je ne ressens plus aucune douleur ni malaise depuis le mois de décembre. Merci, Bonne Sainte Anne.*

*UNE DAME DE SAINTE ANNE.*

### Professions Religieuses chez les SS. Auxiliaires des SS. Grises.

Les RR. SS. Isabelle (Martel) et Antoine ont prononcé leurs derniers vœux, en présence de S. G. Mgr l'Archevêque, le 7 courant, à la fin de la retraite annuelle de cette intéressante petite communauté. Il y avait 25 SS. Auxiliaires à la retraite. Mgr l'Archevêque a mentionné, dans son sermon, le fait que les deux nouvelles professes représentaient deux peuples différents, les gens du pays (Métis) et les Polonais, comme pour signifier que la charité chrétienne devait unir toutes les nationalités qui se partagent le pays et n'en former qu'un seul peuple n'ayant qu'un cœur et qu'une âme.

---

## FEU MONSIEUR ALFRED TRUDEL.

Samedi dernier, à neuf heures, dans la cathédrale de Saint-Boniface, un service solennel a été chanté par le R. M. J. A. Trudel pour le repos de l'âme de son père, qu'une mort presque subite vient d'arracher à l'affection de son épouse, de ses enfants et de nombreux amis.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque assistait au trône et un grand nombre de prêtres étaient présents au chœur. Une foule nombreuse et sympathique remplissait la cathédrale.

Les enfants du défunt sont M. l'Abbé J. A. Trudel, la R. S. Trudel, des SS. Grises, M. Edmond Trudel, Employé du Gouvernement à Régina, Madame Mailhot, de Selkirk, et Madame Major, de Papineauville.

Monsieur l'avocat Major, député du Comté d'Ottawa, à Québec et gendre du défunt, n'ayant pu venir, a envoyé un message télégraphique pour présenter à la famille ses plus sincères condoléances.

Nous nous empressons de présenter nos plus sincères sympathies à toute la famille et en particulier au Directeur des CLOCHES.

*R. I. P.*

---

## DING ! DANG !

Les RR. PP. Basiliens, chargés des Ruthènes, réussissent parfaitement à maintenir ces peuples dans la vraie foi. Les SS. Basiliennes font un bien incalculable aux jeunes filles galiciennes.